

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Yitro



Au Puits de La Paracha

Paracha Yitro

« C'est Moi Hachem » : la Emouna dans la Providence Divine

Dès qu'Hachem nous a pris comme peuple, Ses premières paroles furent « *Je suis Hachem ton D. qui t'a fait sortir d'Egypte* ». C'est en effet la base de toute chose : avoir une foi intègre dans le Créateur du Monde.

Les Richonim, néanmoins, se posent la question de savoir pourquoi les dix commandements commencent ainsi et non pas par les paroles "Je suis Hachem ton D. qui a créé le Ciel et la Terre", qui enjoint toutes les créatures à se soumettre à Sa volonté.

Le Roch (Or'hot 'Haïm, premier jour, 26) répond que lors de la sortie d'Egypte, le Saint-Béni-Soit-Il dévoila explicitement qu'il n'était pas seulement Celui qui avait créé jadis le monde, mais encore qu'Il était présent en permanence pour le diriger. C'est pourquoi, au moment où D. s'apprêta à prendre les Bné Israël comme peuple, Il mentionna précisément la sortie d'Egypte afin de leur enseigner qu'il était insuffisant de croire que le Saint-Béni-Soit-Il avait créé le monde, mais qu'ils avaient le devoir de croire aussi que chaque chose qui se produit et qui existe dans le monde est le fruit de Sa Volonté et qu'il n'y a pas de hasard. « Croire à l'intervention Divine dans l'existence de chacun, écrit le Roch, et par cela tu accompliras le devoir d'avoir foi dans l'unicité de D. et dans Son omniprésence dans le monde, c'est-à-dire dans le fait que Son regard est sur chacun et qu'Il sonde chaque cœur. Car celui qui ne croit pas dans la déclaration divine « *Je t'ai fait sortir d'Egypte* » ne croit pas non plus dans celle « *Je suis Hachem ton D.* » et dans Son unicité totale (...) Et c'est le fondement de toute la Torah ». Nous devons avoir pour unique aspiration de "vivre" cette foi et non pas seulement de crier à qui veut l'entendre "Emouna, Emouna", pour l'oublier dès que

se présente une épreuve dans ce domaine et faire dépendre alors la faute ou les dommages causés, les pertes ou les bénéfices de soi-même ou des autres, et se comporter comme si la déclaration « *Je suis Hachem ton D.* » s'était évanouie. Tout cela se produit lorsque la Emouna n'est pas ancrée solidement dans le cœur.

Rachi commente le verset « *Et Yitro entendit* » (18, 1) de la manière suivante « Qu'a-t-il entendu pour venir ? La traversée de la Mer Rouge et la guerre contre Amalek. » « Rabbi David de Lalov demande : "Pourtant, le monde entier l'entendit. Oui, mais, lui, intériorisa les choses, il les ancrées profondément dans les méandres de son cœur au point de constituer un tout entre sa pensée et ses actions. »

L'importante ville de Salonime était dirigée par le célèbre Rabbi Eizel 'Harif. Le prestige de la ville était à ce point considérable que les communautés des alentours se disputaient chaque année le mérite de lui ravir le chanfre qui avait officié pendant les "jours redoutables" de l'année précédente en lui offrant un salaire double. Cette habitude conduisit les responsables de la ville à chercher chaque année un nouvel officiant, si bien qu'une année Salonime fut à court de personne compétente capable d'assumer ce rôle. Après maintes recherches, on ne trouva parmi les "anciens" qu'un vieillard dont les forces allaient en s'amenuisant et qui peinait à faire entendre sa voix. Son unique avantage était qu'il connaissait le rituel de la prière. Faute d'alternative, on le choisit comme officiant mais plusieurs parmi les chefs de la communauté exigèrent comme condition préalable la signature d'un contrat en règle dans lequel il s'engagerait à occuper ce poste pour les dix années à venir, même si on lui proposait un salaire plus important ailleurs.

Lorsqu'il entendit cette condition, Rav Eizel éclata de rire, et quand on lui en



demanda la raison, il raconta : « Vous me rappelez une histoire qui s'est déroulée voici une trentaine d'années, lorsque j'occupais alors pour la première fois ce poste dans la ville. A cette époque, le cimetière était devenu tellement rempli, que la 'Hévra Kadicha (le service des pompes funèbres, n.d.t) fut forcée de consacrer une portion supplémentaire de terrain afin de servir comme cimetière. Néanmoins, le problème n'en fut pas résolu pour autant, car les habitants de la ville ne consentirent pas à y enterrer leurs proches. Chacun désirait en effet se trouver à proximité des gens de sa famille, près du caveau de ses pères. Que firent les responsables de la 'Hévra Kadicha ? Ils annoncèrent publiquement qu'ils offraient une somme de mille pièces d'or aux familles des dix premiers qui se feraient enterrer dans le nouveau cimetière. Cependant, même cela fut en vain.

A l'approche de Pessa'h, l'un des Avrekhim de la ville dut faire face à une situation financière très difficile : la pauvreté la plus extrême et la plus amère régnait chez lui et il ne trouva même pas de quoi acheter de la Matsa, du Maror et assumer les besoins essentiels de la fête. Il dit à son épouse : « Il ne nous reste qu'une seule chose à faire : je vais me faire passer pour mort. Tu appelleras la 'Hévra Kadicha en fondant en larmes comme le ferait une veuve endeuillée et on me portera au nouveau cimetière moyennant les mille pièces d'or qui nous permettront de vivre et d'échapper à une mort véritable. Nous pourrions ainsi assumer les besoins considérables de la fête et payer une partie des dettes qui pèsent sur nous. Quant à moi, je trouverai le moyen de sortir de ma tombe. » Au début, son épouse le regarda comme s'il avait perdu la raison : l'argent justifiait-il tous les moyens ? Néanmoins, le temps accomplit ce que le bon sens n'avait pas réussi à accomplir. Et lorsque le 13 Nissan au matin arriva, que la maison était encore vide et qu'ils n'avaient pas même une seule pomme de terre à se mettre sous la dent, elle se résigna à suivre le conseil de son mari. En peu de temps, la ville fut en émoi en

apprenant la 'mort' subite d'un jeune Avrekhi qui laissait derrière lui une veuve et de tendres orphelins. Lorsque la 'Hévra Kadicha arriva, ils trouvèrent la jeune femme qui se lamentait sur la disparition soudaine de son époux et, après les tractations d'usage, elle accepta de l'enterrer dans le nouveau cimetière à la condition préalable que la somme promise lui fût versée le jour même intégralement. Avant même le début des obsèques, la 'Hévra Kadicha lui remit l'argent et prit le corps en direction de sa dernière demeure. Le trajet vers le nouveau cimetière était plus long que celui vers l'ancien, si bien que lorsqu'ils passèrent à proximité d'une auberge, ils décidèrent de faire une halte pour se reposer un peu et boire de quoi se réchauffer. Le 'mort' profita de ce moment propice et prit ses jambes à son cou. Lorsqu'ils sortirent, ils restèrent effarés d'avoir assisté à la résurrection d'un mort. Celui-ci ayant disparu, ils se dispersèrent et chacun rentra chez soi.

Un certain temps après, un des autres habitants de la ville quitta ce monde (pour de bon cette fois-ci). La famille pauvre et dénuée de tout accepta l'enterrement dans le nouveau cimetière à condition de recevoir l'argent à l'avance. La somme fut remise, mais cette fois, les gens de la 'Hévra Kadicha décidèrent de veiller sur le mort avec attention. Lorsqu'ils arrivèrent devant la même auberge, ils lui attachèrent les mains et les pieds à la civière à l'aide de grosses cordes qu'ils lièrent au mur de la bâtisse. L'un d'entre eux, cependant, dit aux autres : « Insensés que vous êtes ! C'est ce mort que vous attachez ? Celui-ci n'en a nul besoin, il est bien mort, à D. ne plaise ! Il n'a pas la force de bouger le moindre membre et encore moins de se lever pour s'enfuir. Il ne se relèvera plus jusqu'à la résurrection des morts. Mais c'est le premier 'mort' que vous auriez dû attacher ! »

Rav Eizel conclut avec l'esprit incisif qui le caractérisait : « Insensés que vous êtes ! C'est l'officiant de cette année que vous désirez 'attacher' avec un contrat afin qu'il ne s'enfuit pas ? Celui-ci ressemble au mort



de l'histoire qui ne pouvait s'enfuir nulle part, car quelle communauté voudra de lui ? Ce sont ses prédécesseurs que vous auriez dû 'attacher', ceux que tout le monde désirait du fait de leur voix exceptionnelle ! »

Il en est de même pour nous : certains tentent "d'attacher" leur moyen de subsistance de toute leur force afin qu'il ne s'enfuie pas. D'autres se préoccupent en permanence de tisser des liens avec leur patron afin de prévenir un éventuel licenciement. Cette crainte les pousse à l'hypocrisie et ils investissent toutes leurs forces à essayer "d'attacher" celui qu'ils pensent être le détenteur de leur subsistance afin qu'il ne s'enfuie pas. En fait, ils ressemblent à la 'Hébra Kadicha de l'histoire : pourquoi attacher un mort ? La subsistance qui leur a été octroyée du Ciel ne s'enfuira pas et le patron qui les commande n'est lui aussi qu'un émissaire qui n'est pas en mesure de leur causer le moindre tort. Dès lors, ne vaut-il pas mieux "attacher" le vivant, s'attacher au D. vivant et y investir toutes ses forces car c'est de Lui que tout provient ?

Rapportons à ce sujet l'histoire authentique qui suit et qui se déroula dans une certaine ville dans laquelle une épidémie se déclencha. La maladie étant dangereuse et contagieuse, tous coururent chez le médecin de la ville. Et ce dernier, très compétent, parvenait à les soigner. Cela dura jusqu'à ce que... lui-même fut atteint de la maladie contagieuse et fut forcé de s'aliter, laissant ainsi les malades sans personne pour s'occuper d'eux.

Les responsables de la ville alertés par la situation, se hâtèrent de faire venir un médecin spécialiste d'une autre ville. Malheureusement, le nombre de personnes contaminées ayant considérablement augmenté, le médecin ne parvenait pas à toutes les soigner. Le comité d'urgence se réunit à nouveau pour tenter de trouver une solution. L'un de ses membres plus perspicace, s'adressa aux autres : « Vous manquez de bon sens. Envoyons en premier lieu le nouveau médecin soigner l'ancien, et

lorsqu'il sera guéri, ils seront alors deux pour s'occuper des malades. »

Il arrive parfois qu'un homme croule sous le poids des problèmes : ses dettes et ses créanciers ne lui laissent pas de répit, ses enfants n'arrivent pas à se marier, il s'est brouillé avec son associé, avec son voisin, ses relations avec son patron sont sur les braises, un Ba'hour avec son Machguia'h, un Avrekh avec son beau-père... chacun suivant les épreuves qu'il traverse. Si seulement, il consentait à "guérir son médecin", sa Emouna en la renforçant, toutes ces "maladies" seraient guéries. En réparant sa Emouna, il pourrait, en effet, regarder le monde avec d'autres lunettes, cesser de protester et de se plaindre de tous ceux qui l'entourent. Il comprendrait alors que tous ses 'persécuteurs' ne sont pas en mesure de bouger le petit doigt sans qu'Hachem l'ait décrété. Et en un instant, le "monde hostile" qu'il s'est créé dans son esprit s'évaporerait comme un rêve.

J'ai entendu l'histoire qui suit de celui même qui l'a vécue : un Avrekh tout à fait ordinaire originaire de Jérusalem (et habitant Beth Chémech) nommé Rabbi Mordékhaï avait pour activité l'organisation de voyages sur les tombeaux des Tsadikim à l'étranger. De ce fait, il était bien entendu amené lui-même à voyager souvent en avion à travers le monde. A chaque voyage, il comptabilisait un certain nombre de points auprès des compagnies aériennes, si bien qu'un jour, on lui fit savoir qu'au prochain vol, il aurait le droit, moyennant seulement cent shekels, de voyager en première classe (pour les personnes non averties, chaque avion comporte diverses classes, parfois deux, parfois trois : une classe ordinaire dans laquelle voyagent la plupart des gens et où chacun doit se contenter d'une place exiguë, une classe affaires et, au-dessus d'elle, une première classe dans lesquelles les passagers sont assis confortablement dans un siège pouvant se transformer en lit garni de coussins rembourrés, avec des serveurs à leur disposition pour tous leurs besoins. A leur arrivée, du personnel est à leur service pour porter leur bagages et les faire passer par une porte spéciale sans avoir besoin d'attendre dans les files). Rabbi Mordékhaï qui aspirait au moins une fois à



vivre cette expérience de se sentir comme le riche des histoires, accepta d'investir à cette fin la modique somme de cent shekels. Et avec une grande émotion, il acheta un billet en première classe. Lorsque le jour arriva, Rabbi Mordékhaï se présenta à l'aéroport dans une grande excitation. Rempli de fierté, il ne jeta même pas un coup d'œil à la file interminable des malheureux voyageurs en attente de passer la douane et suivit celui qui le conduisit à sa place d'honneur dans l'avion. Il plongea alors dans le fauteuil-lit comme s'il siégeait sur un trône et Ô merveille !, il se délecta de plaisir tout en essayant tous les boutons pour relever ou baisser le siège ou le repose-pied. Il se sentait dans les nuages, au sens propre comme au figuré. Et lorsqu'il se trouva en vol, il eut l'impression de jouir des deux mondes. Plus l'avion prenait de l'altitude, plus son imagination le faisait gravir les sommets du bonheur et de la richesse. Encore un peu et il allait rencontrer le Ciel !

Au même moment, l'un des passagers 'ordinaires' décida d'effectuer un tour en première classe pour contempler de ses propres yeux le faste des richissimes qui s'y trouvaient et entamer la discussion avec eux (et ce, pour deux raisons : premièrement, il voulait assouvir la curiosité qui le démangeait et deuxièmement, il voulait commencer déjà dans l'avion la tournée qu'il s'appropriait à faire à l'étranger pour collecter des fonds pour une jeune mariée.). Lorsqu'il s'approcha du compartiment, il poussa légèrement le rideau qui le séparait du reste des passagers (sans attirer l'attention de l'équipage) et aperçut alors la silhouette de Rabbi Mordékhaï dont l'habillement trahissait son appartenance à la couche sociale des plus ordinaires. Se parlant à lui-même, il laissa échapper à haute voix (en Yiddich) : « Ah, Stam E Chlaper ! » (un simple indigent). En un instant, Rabbi Mordékhaï se sentit comme un ballon qui se dégonflait brusquement. En une seconde, il se transforma d'un richissime homme d'affaires en mendiant (que D. préserve !). Toute sa 'richesse' était tombée dans l'abîme. S'il avait pu, il aurait ouvert le hublot et se serait jeté

de l'avion, tellement l'affront était cuisant. Jamais de sa vie, il n'avait été vexé à ce point comme il l'avait été lorsque cet émissaire avait fait sa remarque anodine "Ah, Stam E Chlaper!". A ce moment-là, Rabbi Mordékhaï comprit réellement qu'il ne suffisait pas de s'asseoir en première classe et d'être entouré de serveurs. Tout cela ne pouvait l'aider en rien tant que lui-même ne changeait pas, tant que son compte en banque était le même. Tout cela n'était qu'une mise en scène à laquelle une Voix Céleste venait de mettre un terme en proclamant : "Ah, Stam E Chlaper !"

Cette anecdote illustre notre propre situation : un homme peut se trouver au beau milieu de la première classe que constitue la période des Chovavim (initiales de Chémoṭ, Vaéra, Bo, Béchalla'h, Yitro, Michpatim) où il peut considérablement s'élever en Torah et en crainte de D. et être dans un entourage stimulant de gens craignant D., ayant foi en Hachem et vertueux, mais tant qu'il ne fait pas un effort personnel, qu'il ne voit pas en faisant un examen de conscience sérieux que son "compte en banque" augmente, une voix céleste continue à proclamer "Ah, Stam E Chlaper !"

Il faut également se souvenir que l'essentiel de la confiance en D. réside dans une foi simple et sans calcul. J'ai entendu un grand Rav commenter l'explication de Rachi sur un verset de notre Paracha (18, 19) « Vay'had Yitro » (le terme Vay'had peut s'apparenter dans la langue sainte au verbe 'Had qui signifie se réjouir et au mot 'Hidoud qui signifie les rides, n.d.t). Rachi explique "Vay'had Yitro" : Yitro se réjouit, c'est le sens simple des choses. Et le Midrach (le commentaire, n.d.t) "sa chair se couvrit de rides". Car la Emouna simple amène l'homme à la joie, mais quand il commence à vouloir faire des commentaires (à chercher toutes sortes d'explications, n.d.t), c'est alors que viennent les rides !

Une fois, Rav Zalman Brizel se demanda s'il devait ou non aller à un certain endroit, les deux alternatives étant équivalentes à ses yeux. Finalement, il décida d'y aller et sur le



chemin, il tomba et se fractura le pied. Il dit alors à celui qui l'accompagnait : « Tu vois, nous devons venir à cet endroit, sinon comment aurais-je pu me casser le pied ? »

Quelle aurait été la réaction ordinaire ? Celle de dire : « dommage d'être venu ! » ou « c'est un signe du Ciel montrant qu'il ne fallait pas venir ! ». Mais en réalité, c'est la manière de voir de ce Tsadik qui est juste et telle est la vision d'une personne confiante en D. : du Ciel, il avait été décrété qu'il se casse le pied. Ce fut la raison pour laquelle ses pieds le conduisirent précisément à cet endroit. Ce n'est pas comme les gens croient : s'il n'y était pas allé, cela ne serait pas arrivé.

Rabbi Elimélekh de Lizsenski (le Noam Elimélekh) dit à ce sujet que "le but de toute la Torah est d'amener l'homme à la Emouna et à la connaissance du Créateur du monde, à comprendre qu'Il est le Maître de tout, et qu'Il est le Seul et Unique qui accomplit tout ce qui arrive". C'est ainsi que l'on peut lire le premier des dix commandements : *"Et D. prononça toutes ces paroles en disant : Je suis Hachem ton D. qui t'a fait sortir d'Egypte d'une maison d'esclavage"* (20, 1-2) : le but de toutes les ~~Paroles~~ Divines est que l'homme parvienne à dire en permanence : *"Je suis Hachem ton D. qui t'a fait sortir d'Egypte"* et qu'il proclame qu'il n'existe rien en dehors de Lui.

Certes, cette vérité est valable en tout temps. Néanmoins, elle est particulièrement à propos durant la période que nous traversons, les jours des "Chovavim", qui sont des jours de "Tikoun", de réparation des fautes. Car le plus grand Tikoun consiste à corriger sa Emouna afin qu'elle soit claire et solide.

Le Yessod Véchorech Ha Avoda (à la fin du chapitre consacré aux jours des Chovavim, Chaar 12, Chap. 2) rapporte au nom du Ari Zal que, pendant cette période, on veillera particulièrement à prononcer les bénédictions des jouissances avec concentration. Certains en ont donné l'explication suivante : le but essentiel des bénédictions sur les jouissances

du monde est de prendre conscience et de proclamer que c'est le Créateur qui a fait don de la Terre à l'homme. Et c'est pourquoi "celui qui jouit de ce monde sans bénédiction est considéré comme un voleur" (Brakhot 35b) car tout provient de Lui seul, le Créateur et Maître de toute chose. Pour comprendre en quoi cela représente un Tikoun, il faut au préalable expliquer que la racine de la chute de l'homme dans le piège que lui tendent les deux tentateurs, les yeux et le cœur, réside dans le fait qu'il n'a pas suffisamment conscience de cette vérité. Car celui qui réfléchit un tant soit peu comprendra que son cœur convoite ce qui appartient à son prochain uniquement parce qu'il pense que lui aussi peut acquérir par lui-même ce que le Ciel a octroyé à autrui et pas à lui. Il en est de même au sujet de ce que la Torah a interdit aux yeux de contempler. La Guémara (Zéva'him 118b) rapporte que "Yossef est digne d'éloges parce qu'il a refusé d'assouvir son regard avec ce qu'il ne lui appartenait pas". Cela signifie que pour nos Sages, la contemplation interdite est assimilée à un vol. D'après cela, lorsqu'un homme enracinera en lui la foi solide que "tout provient de Sa Parole" (en prononçant avec concentration les bénédictions sur les jouissances matérielles, n.d.t), il réparera grâce à cela la racine du mal occasionnée par la recherche des plaisirs interdits par la Torah.

On trouve à ce sujet dans les écrits de Rabbi Tsadok Hacohen une déclaration tout à fait extraordinaire (Tsiskat Hatsdik 156) : même les fautes les plus graves sur lesquelles le Zohar témoigne de l'inefficacité du repentir, peuvent trouver leur expiation grâce à une Emouna entière dans le Créateur. « Le Tikoun, écrit-il, est pour l'homme d'avoir confiance qu'il n'y a pas de hasard dans le monde mais que tout est conduit par la Providence Divine, de croire d'une foi parfaite qu'il n'y a absolument rien de fortuit et que tout ce qu'il lui arrive est dirigé par le Saint-Béni-Soit-Il. Cette vérité est le fondement de tout et les 613 Mitsvot de la Torah ne sont que des moyens de parvenir à cette connaissance intime que tout ne



dépend que d'Hachem. Toutes les fautes sont définies dans les malédictions par la phrase (Vaykra 26, 27) : *"Si vous vous comportez avec Moi hostilement"* (le terme employé pour désigner hostilement est le mot "Kéri", qui s'apparente à la racine du mot "Mikré" qui signifie, fortuit, hasard n.d.t) car les transgressions constituent une dérogation à l'ordre, et elles-mêmes ne

suivent aucun ordre. De même, les châtiments sont appelés (Ibid 26, 28) : *"la colère de (Mon) hostilité"* (là aussi est employé pour désigner l'hostilité le terme "Kéri"). Dès lors, en ayant une foi parfaite qu'il n'y a aucun hasard (le contraire de l'ordre, n.d.t), on peut adoucir tous les mauvais décrets et réparer toutes les fautes. »

